

Carmen BETTI, Gianfranco BANDINI, Stefano OLIVIERO (éd.)

Educazione, laicità, e democrazia.

Tra le pagine di Antonio Santoni Rugiu

Milan, Franco Angeli, coll. « Pedagogia sociale, storia dell'ed. e let. », 2015, 320 p.

Cet ouvrage collectif est consacré au pédagogue Antonio Santoni Rugiu récemment disparu. Il est constitué de témoignages et d'études sur la pensée du maître florentin. La pédagogie de Santoni Rugiu avait celle de l'américain John Dewey pour origine, mais durcie au feu d'une influence marxiste. La pédagogie se présentait sous une forme idéologique et l'éducation devenait un rapport social. Santoni Rugiu avait une vision gramscienne du développement historique qui imprégnait toute sa réflexion sur l'éducation. Sa pensée alliait empirisme et historicisme pour mieux critiquer le système éducatif de l'Italie des années 1960, mais aussi pour s'en prendre à la réflexion pédagogique de l'époque ; il lui reprochait son incapacité à utiliser une logique des classes sociales et des économies politiques pour mieux démystifier une pédagogie de la connaissance. L'éducation était en effet pour Santoni Rugiu la recherche d'une identité de classe.

Le pédagogue restait ouvert aux suggestions des écoles nouvelles et il rejetait les critiques que leur adressaient les marxistes intransigeants. Il voyait en effet dans l'activisme pédagogique une arme pour développer l'esprit critique dans un pays qui en était dépourvu après une longue domination de l'Église catholique. Le renouveau de l'École était inséparable d'une lutte globale pour une société démocratique fondée sur la justice sociale. Dans le sillage du pédagogue Lamberto Borghi (*Educazione e autorità nell'Italia moderna*, 1951), Santoni Rugiu considérait le dilemme entre liberté et autorité comme un vice rédhibitoire de l'école italienne. La didactique des anciens collèges de jésuites se retrouvait d'après lui dans l'école de l'État libéral et jusque dans celle de l'Italie républicaine. Le processus éducatif restait prisonnier d'une exaltation de l'obéissance aveugle et d'une discipline formelle, l'enseignement sacrifiant la culture scientifique à la culture humaniste au nom du culte du « bien parler » et du « bien écrire ». Santoni Rugiu s'est intéressé à l'histoire des enseignants italiens. Il les considérait comme une classe

sociale, étudiant leur mode de vie, l'image que l'opinion se faisait d'eux, leurs rapports avec la communauté, le type de leur formation et de leur culture. Il se contentait toutefois de renvoyer à des études comparatives ultérieures l'explication de la féminisation du corps enseignant dans la péninsule. Ses travaux étaient d'un réalisme teinté de pessimisme et son approche des situations historiques souvent pleine de désenchantement ; mais il croyait que l'École avait le pouvoir de former des hommes capables de transformer la société. L'important était d'œuvrer pour une éducation forgeant des mentalités nouvelles et s'insérant dans le combat pour une nouvelle culture et une nouvelle société.

L'œuvre pédagogique de Santoni Rugiu s'est développée au cours des années 1970 dans le contexte de crise des « années de plomb ». Elle est profondément imprégnée par l'affrontement des diverses visions du monde opposant le capitalisme bourgeois au socialisme marxiste et à la métaphysique catholique. Son ouvrage majeur *Crisi del rapporto educativo* (1975) offre un modèle de théorie de l'éducation illustré par la suite dans sa *Storia sociale dell'educazione* (1979). Santoni Rugiu oppose le schéma de la pensée idéaliste de Giovanni Gentile, qui réduisait l'éducation au seul développement de l'esprit, à une éducation plus réaliste dans ses liens étroits avec la société ; mais il s'en prend surtout à une tendance à présenter l'histoire de l'éducation comme une succession de systèmes de pensée s'enchaînant les uns les autres dans la continuité ou la critique. Une confrontation intéressante attend Santoni Rugiu lorsqu'il aborde la pédagogie et l'apostolat de Lorenzo Milani qui avait fondé la « Scuola della Parola » à Barbiana.

Le pédagogue apprécie les efforts du prêtre pour libérer l'enfant de l'ignorance et de la soumission, mais il reste critique à l'égard de la rigidité de son rapport éducatif fondé sur le rôle central du maître célébrant l'enseignement pour mieux remplir sa mission évangélique. Le jugement du pédagogue s'efface derrière celui du penseur marxiste pour dénoncer une École de Barbiana reproduisant les divisions en classes sociales. Le prêtre portait la condition aisée de ses origines comme une faute à expier et son intérêt pour les pauvres n'était pas un choix de classe mais un engagement évangélique. Sa foi restait sévère et elle se déclinait presque exclusivement comme un service des humbles. Sa fureur idéologique était dirigée non seulement contre le communisme, mais aussi contre la bourgeoisie progressiste et il condamnait l'athéisme comme moyen d'émancipation sociale. Son conflit avec la hiérarchie n'allait pas jusqu'à une contestation de celle de l'Église, communauté de fidèles et de pasteurs. Aux yeux de Santoni Rugiu, il ne pouvait être classé parmi les « catholiques dissidents » et les hérétiques.

L'intérêt de l'ouvrage réside donc en grande partie dans la position de Santoni Rugiu, entre laïcisme et laïcité. Celle-ci se réfère en Italie aux définitions de Gaetano Salvemini impliquant le pluralisme et une confrontation sous forme de dialogue. La laïcité nécessite bien évidemment une critique des structures dogmatiques qui interdisent toute valeur universelle aux idéologies ; mais elle exige un dialogue apaisé rendu difficile en Italie par les positions politiques détenues par l'Église catholique. Santoni Rugiu se mue souvent en polémiste et devient laïciste pour défendre la laïcité. Cette laïcité-laïcisme n'était pas sans présenter des zones d'ombre et elle ne se justifiait que dans le combat contre le dogmatisme. Ses outrances pouvaient se résumer sur le plan moral à un catalogue de préceptes dépourvu de ferveur. La laïcité suppose par contre une tolérance à l'égard de l'interrogation religieuse et si la sécularisation ordonne une séparation du politique et du religieux, elle ne saurait supprimer l'un des deux termes. Santoni Rugiu en avait conscience et son intérêt pour la franc-maçonnerie laissait entendre que la spiritualité avait plus d'importance pour lui que le rationalisme. Il est vrai qu'il était surtout sensible à l'héritage culturel de la franc-maçonnerie. Il était également attiré par les modèles éducatifs juif et protestant qui accompagnaient la formation de l'homme tout au long de son existence ; mais il s'agissait aussi d'une compassion pour des minorités culturelles et religieuses. A notre époque caractérisée par un retour du religieux, la laïcité ne peut rester le socle de la République sans être l'objet d'une prise en compte des aspirations de communautés nouvelles issues de cultures différentes de celles des Lumières.

Santoni Rugiu a dénoncé la politique italienne comme trop encline à subir le magistère de l'Église catholique. Il s'agissait pour lui de sauvegarder non seulement la liberté scientifique, mais aussi la laïcité des individus et des institutions. La verve du polémiste l'incitait parfois à manier des arguments laïcistes ; mais il respectait la foi et la pensée d'autrui. La démarche historique de sa pensée se référait constamment à des situations concrètes et il réservait ses critiques aux utopies sous toutes leurs formes.